

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

LES DRAPEAUX



Cinq juin 1984... Un grand drapeau tricolore, marqué de la Croix de Lorraine flotte très haut sur le ciel de Londres. Il domine l'immeuble du 4, Carlton Gardens, siège de la France libre. La reine mère y a inauguré une plaque en hommage à l'homme du 18 juin et, après le lord-maire, a témoigné en français de "l'admiration qu'éprouve la Grande-Bretagne pour le caractère du général de Gaulle". Une petite foule de Français libres, d'amis anglais des mauvais jours, revivent l'épopée. Ceux qui l'ont vue naître ont pu penser qu'elle était folie — "Monsieur, nous sommes la France", dit le général à René Cassin chargé par lui d'établir des statuts pour cette poignée de volontaires et qui trouve déjà hardi de la nommer "l'armée française". A Pierre Julitte qui demande à de Gaulle, le 26 juin 1940, pourquoi il a refusé l'occasion de rencontrer quelques jours plus tôt les autorités militaires britanniques, il répond : "Mais alors nous nous retrouvions sous leur dépendance, un petit détachement français, tout au plus la garde du drapeau."

Symbole de la Résistance, d'une héroïque mais apparemment folle résistance, le drapeau à la Croix de Lorraine est devenu celui de la victoire. Ceux qui ont combattu sous ses couleurs ont conquis pour la France le droit de recevoir la capitulation allemande. "Les Français aussi !", s'écrie amèrement Keitel quand il voit de Lattre aux côtés de Spaatz, de Tedder, de Joukhov.

Sur la plage d'Utah Beach, tandis que s'élèvent une par une les oriflammes témoignant pour l'action de guerre et les sacrifices des armées qui ont débarqué le 6 juin 1944, nous pensons à de Gaulle, nous pensons à Churchill. Que leurs noms n'aient même pas été prononcés n'efface évidemment pas leur gloire. L'Histoire est là, heureusement pour rétablir les "oublis" inspirés par la

(Suite p. 2)

Les 39^e et 40^e anniversaires

L'A.D.I.R. était, bien entendu, présente aux nombreuses cérémonies nationales qui ont eu lieu à Paris en avril et mai. Après la Journée nationale de la Déportation, le 29 avril, qui s'est déroulée selon le programme traditionnel, une série d'autres anniversaires ont été célébrés avec une solennité particulière.

Les 7 et 8 mai, notre drapeau a été porté à Saint-Louis des Invalides, au Mont-Valérien, à l'Arc de Triomphe et au Panthéon. La France commémorait la capitulation allemande de 1945 mais aussi les morts et les ruines dont elle fut payée. Passant sur le détail des cérémonies que tout le monde a pu lire dans les journaux, nous retiendrons surtout sa signification : par la victoire en Europe, la France était présente, à Berlin, à la table des vainqueurs. On relira à ce sujet avec émotion, à la page suivante, l'ordre du jour du général de Lattre.

La chronologie veut que le 39^e anniversaire soit célébré après le 40^e. Le débarquement en effet, avait eu lieu près d'un an auparavant, mais en juin. Il a donné lieu à un déploiement exceptionnel, manifesté, les 5 et 6 juin par la présence, aux côtés du président de la République française, de six chefs d'État : États-Unis, Grande-Bretagne, Canada, Belgique, Pays-Bas et Norvège, des ministres de la Défense des pays ayant participé au débarquement et d'ambassadeurs de tous les pays.

Notre présidente et plusieurs de nos cama-

rades ont pu se rendre à Utah Beach, à la base du flanc est du Cotentin, et notre drapeau a flotté à Ouistreham, où débarquèrent les fusiliers marins du commandant Kieffer. Impossible d'être partout. N'oublions pas que l'opération s'étendait sur 80 kilomètres de la côte normande, découpés en cinq zones séparées les unes des autres par plusieurs kilomètres.

Quand ce bulletin paraîtra, ces manifestations auront été décrites partout et les événements que l'on commémorait rappelés en détail dans la presse. Les citoyens qui les ont vécus et ceux qui du fond de leurs geôles les imaginaient avec angoisse auront retrouvé leurs émotions. Plus important, ceux qui sont nés après auront sûrement appris beaucoup de choses. S'étaient-ils jamais douté jusque-là de ce qu'il avait fallu d'intelligence, de compétence et d'entraînement pour coordonner les effectifs, en navires, en avions et en divisions nécessaires à cette gigantesque entreprise, ce qu'il avait fallu de courage et d'obstination aux deux millions et demi d'hommes qui y participèrent et dont plusieurs milliers y trouvèrent la mort.

Il fallait aussi un peu de chance. Elle ne fut pas toujours au rendez-vous, mais en définitive la réussite fut assurée par deux éléments principaux : la suprématie aérienne totale des Alliés et l'appui des forces d'intervention de l'intérieur, c'est-à-dire la Résistance organisée (renseignements, sabotages, etc.) et des agents alliés parachutés (S.A.S., dont deux bataillons français). La mort de nombreux civils français



Les drapeaux sur la plage d'Utah Beach (Photo Rapho).

40P. 4616

et la destruction de la plupart des villes normandes en payèrent aussi le prix.

Comment la nouvelle du débarquement est-elle parvenue jusqu'à nos prisons, nos forteresses et nos camps ? En fait, nous l'apprîmes presque aussitôt, c'est ce qui ressort des quelques récits dont nous disposons. Il n'y a pas de murs impénétrables.

A Berlin, les hommes employés au déblaiement des rues après les bombardements rapportaient les nouvelles dans leurs prisons le soir. A Cottbus, la gardienne de l'atelier laissait percer son affolement. Les Alliés avaient "des chars grands comme des maisons" et l'U.R.S.S. était proche.

Même crainte, non loin de là, à Laoban, dans la basse Silésie. Une gardienne qui conduisait une de nos camarades chez le dentiste lui dit : "Les tiens ont débarqué. Alors pour toi ça va être la joie, mais pour nous ce seront les Russes qui vont venir. Et qu'est-ce qu'ils vont nous faire !"

A Ravensbrück, naturellement, les prisonnières de l'*Arbeitseinsatz* surent la nouvelle très vite et la transmièrent. Les Françaises furent alors assaillies de questions par les Polonaises et les Russes : "Où était située Caen ? Près ou loin de la mer ?"

A Holleischen, un des kommandos avait reçu, des prisonniers de guerre employés à la

LES DRAPEAUX

(fin)

politique. La grande armée américaine, qui a déployé tant de moyens, mérite, certes, la reconnaissance de l'Europe ; de sa liberté tant de soldats ont payé le prix ! Et lorsque passent solennellement sur le front des troupes les six drapeaux représentant les États-Unis, chacun évoque l'immense cimetière de Colleville, comme aussi le cimetière canadien de Bény-Reviers quand monte au ciel la grande feuille d'érable rouge.

Mais rien ne peut égaler ce qui symbolise l'héroïque combat de l'Angleterre. Son drapeau, seul — comme elle a été seule grande puissance invaincue face à l'invasion allemande — parvient, porté, au pas rapide de l'infanterie légère, jusqu'au grand mât où vont être hissées ses couleurs. Autour flotte déjà celles de la Belgique, puis ce sera la Norvège, la Hollande, enfin la France. Aucun de ces pays, unis par la solidarité du combat, n'aurait pu le poursuivre sans la Grande-Bretagne, ni les volontaires tchèques, ni la courageuse armée polonaise du général Anders, ni les soldats luxembourgeois, grecs, danois. Si les Anglais ont tenu, la veille du 6 juin, à honorer Charles de Gaulle, c'eût été le jour et le lieu de dire tout ce que devait la libération à l'indomptable Winston Churchill.

Devant la mer, si calme, comme voulant effacer le sang et la mort, voici les symboles de cette Europe née dans le déchirement de la guerre. Mais chacune de ces oriflammes témoigne pour une patrie. En revivant le passé, en espérant pour l'avenir, les combattants gardent les yeux fixés sur leur drapeau.

L.A.D.I.R.

poudrerie, la promesse qu'ils se mettraient à chanter : *Tout va très bien, madame la marquise* quand le débarquement aurait eu lieu.

Une certaine nuit de juin, ces camarades, dont le block faisait face à l'habitation du commandant, remarquèrent qu'elle restait éclairée et qu'"Edmond" se déplaçait de long en large. "Il ne dort pas. C'est bon signe." Le lendemain matin, en arrivant au travail, la barrière était à peine levée que de plusieurs ateliers jaillirent, joyeuses et bien scandées, les paroles tant attendues : *Tout va très bien, madame la marquise !*, que les prisonnières reprirent en chœur en dépit des aboiements furieux de leur escorte.

A Neue Bremm, nos camarades furent renseignés dès le 8 mai, par une Kapo alsacienne. Le lendemain, deux de nos camarades profitèrent de la corvée de tinettes pour aller rôder du côté du bureau d'accueil, et là, des Françaises qui venaient d'arriver leur passèrent un journal.

Mes souvenirs à moi, se situent un peu plus tard, pendant la bataille du Cotentin.

Je venais d'être condamnée à mort, à l'hôtel Continental par un Conseil de guerre allemand (le général qui présidait m'avait précisé courtoisement qu'il n'existait pas d'autre peine "*für Spionage*".) Dans la voiture qui me ramenait à Fresnes, le soldat assis à côté du chauffeur me demanda quel avait été le verdict.

— *Tod*, répondis-je.

— *Nicht Tod, madame*, me dit-il vivement. *Nicht Tod. Arbeit in Deutschland !*

Nous sortîmes de Paris. Il déploya un journal, le lut et, juste avant d'arriver à Fresnes, me le tendit. Je l'enfouis dans ma jaquette.

Je n'ai jamais oublié ce geste d'humanité. L'avenir avait beau être sombre, je rentrai reconfortée dans ma cellule et j'y obtins un franc succès avec mon journal, où une carte montrait clairement la progression des troupes alliées. J. R.

Un hommage émouvant

Le 17 mai, la France a rendu un vibrant hommage à Félix Eboué, Compagnon de la Libération, mort il y a quarante ans et dont les cendres reposent au Panthéon.

Ce petit-fils d'esclave né à Cayenne, en Guyane, devenu par son seul mérite administrateur des colonies, gouverneur de la Guadeloupe en 1936, puis gouverneur du Tchad en 1938, a joué on s'en souvient, un rôle capital dans le ralliement des colonies françaises à la France libre. Le Tchad fut en effet le premier territoire à continuer la lutte sous la bannière de la Croix de Lorraine. Son ralliement entraîna celui du Cameroun, puis de l'Afrique équatoriale française, donnant à la France libre son premier point d'appui sur une terre de souveraineté française. De ce point d'appui sont partis les hommes de Leclerc.

Les principes d'administration de "ce Noir ardemment français, homme d'intelligence et de cœur", coïncidaient étroitement avec ceux du général de Gaulle, comme on put le voir à la Conférence de Brazzaville.

Signalons que du 12 novembre au 17 décembre une exposition se tiendra au Musée de l'Ordre de la Libération sur les thèmes suivants : L'empire colonial français, le ralliement de Félix Eboué à la France libre, la conférence de Brazzaville, la mort de Félix Eboué. Le transfert des cendres. L'Afrique aujourd'hui.

Berlin, le 9 mai 1945

Officiers, Sous-officiers, Caporaux et Soldats de la 1^{re} Armée Française.

Le jour de la Victoire est arrivé.

A Berlin, j'ai la fierté de signer au nom de la France, en votre nom, l'acte solennel de la capitulation de l'Allemagne.

Dignes de la confiance de notre Chef Suprême, le Général de Gaulle, libérateur de notre Pays, vous avez, par vos efforts, votre ferveur, votre héroïsme, rendu à la Patrie son rang et sa grandeur.

Fraternellement unis aux soldats de la Résistance, côte à côte avec nos camarades alliés, vous avez taillé en pièces l'ennemi, partout où vous l'avez rencontré.

Vos drapeaux flottent au cœur de l'Allemagne.

Vos victoires marquent les étapes de la Résurrection Française.

De toute mon âme, je vous dis ma gratitude. Vous avez droit à la fierté de vous-mêmes comme à celle de vos exploits.

Gardons pieusement la mémoire de nos Morts. Généreux compagnons tombés au Champ d'honneur, ils ont rejoint dans le sacrifice et la gloire, pour la Rédemption de la France, nos fusillés et nos martyrs.

Célébrons votre victoire : victoire de Mai, victoire radieuse de printemps qui redonne à notre France la Jeunesse, la Force et l'Espoir.

Soldats vainqueurs, vos enfants apprendront la nouvelle épopée que vous doit la Patrie.

Le Général d'Armée
de Lattre de Tassigny
Commandant en Chef de
la 1^{re} Armée Française

Il s'était, en outre, toujours intéressé à la jeunesse, au bénéfice de laquelle, en Guadeloupe déjà, il avait développé l'instruction publique et le sport. Le souci qu'il en avait s'est exprimé dans un texte qui garde aujourd'hui toute sa valeur, le "Message aux jeunes et aux adultes" qu'il prononça en 1937 à la distribution des prix du lycée Carnot de Pointe-à-Pitre et dont nous donnons ci-après les principaux passages :

A cette jeunesse que l'on sent si inquiète, si incertaine devant les misères de ces temps qui sont les misères de tous les temps... à cette jeunesse dont on veut, de part et d'autre, exploiter les inquiétudes pour l'embrigader... à cette jeunesse, généreuse et spontanée, n'ai-je pas le devoir, me tournant vers elle, de l'adjurer, à mon tour, de rester indépendante ? N'ai-je pas pour obligation de lui dire : ne te laisse pas embrigader, ne souffre pas que l'on t'enseigne comme suprême idéal le fait de marcher au pas, en colonnes parfaites, de tendre la main ou de montrer le poing. En l'acceptant, tu consacreras le triomphe de la lettre au détriment de l'esprit, parce qu'on t'aura enseigné que le rite tient lieu de culture. Ne devons-nous pas conserver à cette jeunesse ses qualités essentielles : l'indépendance, la fierté, l'orgueil, la spontanéité, le désintéressement ?

Je ne résiste pas, quant à moi, au désir de vous indiquer, mes jeunes amis, une autre formule qui permet de gagner, sinon à tous les coups, mais de gagner sûrement en définitive. Votre maître vient de vous dire : "Soyez sportifs ! Soyez chics !..." Il a raison : là se trouve la vérité ; mais pour la réaliser pleinement, totalement, splendidement, je vous dirai à mon tour : "Jouez le jeu !"

... Jouer le jeu, c'est garder farouchement cette indépendance, parure de l'existence ; ne pas se laisser séduire par l'appel des sirènes qui invitent à l'embrigadement, et répondre, en pensant aux sacrifices qu'elles exigeraient en retour.

Quelle mère je quitterais !

Et pour quel père !

Jouer le jeu, c'est savoir prendre ses responsabilités et assumer les initiatives quand les circonstances veulent que l'on soit seul à les endosser ; c'est pratiquer le jeu d'équipe avec d'autant plus de ferveur que la notion de l'indépendance vous aura appris à rester libres quand même.

Jouer le jeu consiste à ne pas prendre le ciel et la terre à témoin de ses déconvenues, mais au contraire, à se rappeler les conseils liminaires d'Épictète à son disciple : "Il y a des choses qui dépendent de nous ; il y a des choses qui ne dépendent pas de nous."

... Jouer le jeu c'est, par la répudiation totale des préjugés, se libérer de ce qu'une expression moderne appelle le complexe d'infériorité. C'est aimer les hommes, et se dire qu'ils sont tous bâtis selon la commune mesure humaine qui est faite de qualités et de défauts.

Jouer le jeu, c'est mépriser les intrigues et les cabales, ne jamais abdiquer malgré les clameurs ou murmures, et poursuivre la route droite que l'on s'est tracée...

Jouer le jeu, c'est respecter l'opinion d'autrui, c'est l'examiner avec objectivité, et la combattre seulement si on trouve en soi les raisons de ne pas l'admettre, mais alors le faire courageusement et au grand jour.

Jouer le jeu, c'est respecter nos valeurs nationales, les aimer, les servir avec passion, avec intelligence, vivre et mourir pour elles, tout en admettant qu'au-delà de nos frontières, d'authentiques valeurs sont également dignes de notre estime et de notre respect. C'est se pénétrer de cette vérité profonde que l'on peut lire au 50^e verset des Vers d'Or : "... Tu sauras, autant qu'il est donné à l'homme, que la nature est partout la même..." Et comprendre alors que tous les hommes sont frères et relèvent de notre amour et de notre pitié...

C'est comprendre Descartes et admettre saint Thomas ; c'est dire : "Que sais-je ?" avec Montaigne, et "Peut-être" avec Rabelais. C'est trouver autant d'agrément à l'audition d'un chant populaire qu'aux plus savantes compositions musicales.

C'est s'élever si haut que l'on se trouve partout à son aise, dans les somptueux palais comme dans la modeste chaumière de l'homme du peuple ; c'est ne pas voir un excès d'honneur quand on est admis là, et ne pas se sentir gêné quand on est accueilli ici ; c'est attribuer la même valeur spirituelle au protocole officiel, à l'académisme, qu'au geste si touchant par quoi la paysanne guadeloupéenne vous offre, accompagnée du plus exquis des sourires, l'humble fleur des champs, son seul bien, qu'elle est allée cueillir à votre intention. Jouer le jeu, enfin, c'est mériter votre libération et signifier la sainteté, la pureté de votre esprit."

Chronique des livres

*Nuit et Brouillard à Hinzert**

par l'abbé Joseph de La Martinière

Cette étude, qui se présente actuellement sous la forme d'une monographie de 400 pages, est le fruit de toute une vie de recherches — ou plutôt d'une survie — car l'abbé de La Martinière a passé trois années entre Hinzert, les "forteresses" et Dachau.

Hinzert est un cas singulier parmi les milliers de camps et sous-camps qui constellaient le grand Reich allemand. Créé dès 1938 pour les ouvriers allemands récalcitrants employés à la construction de la ligne Siegfried (Hinzert est situé près de Trèves), le camp reçut peu à peu, outre son volant habituel de "mauvais travailleurs", des catégories de détenus assez particulières : des anciens de la Légion étrangère d'origine allemande, quelques politiques allemands, de nombreux politiques luxembourgeois, une catégorie spéciale de Polonais, et des politiques français dont le dossier avait été classé N.N. La procédure N.N. avait été instituée en décembre 1941 et prévoyait que certains résistants des pays occupés — sélectionnés sur on ne sait quels critères — disparaîtraient totalement dans la "nuit et le brouillard", afin que, ignorant leur sort, leurs concitoyens ne puissent en faire des martyrs.

Les quelque 1 600 Français qui sont passés à Hinzert entre 1942 et 1943 étaient tous des N.N. Parmi eux, des hommes très âgés et de très jeunes garçons. (Il y eut aussi

* Université François Rabelais à Tours.

de nombreux adolescents polonais et russes à partir de 13 ans.)

La direction S.S. de Hinzert était particulièrement cruelle et sadique. Outre le régime "habituel" des camps, les hommes étaient soumis à d'interminables séances de gymnastique épuisantes et humiliantes. Battus à mort ou soumis à des supplices atroces pour des vétilles, ils étaient assassinés de mille manières. La "punition" de la bastonnade pouvait aller jusqu'à 90 coups ; 50 % des Français N.N. passés par Hinzert ne sont pas revenus.

Le régime de Hinzert s'apparentait à celui de Sarrebrück-Neue Bremm, également camp de passage et de dressage. Il aurait été intéressant que l'auteur situe ce camp administrativement par rapport à celui de Hinzert.

L'abbé de La Martinière a retrouvé des centaines de noms de camarades, parfois avec leur histoire, et c'est toujours bouleversant de reconnaître, au détour d'une page, un nom connu, disparu au début de l'occupation.

Enfin, fait rare dans l'histoire des camps, la population allemande du voisinage du camp de Hinzert a parfois manifesté sa sympathie aux détenus en leur donnant furtivement à manger et même en cachant un évadé. Les sœurs de l'hôpital voisin ont été véritablement héroïques.

A.P.-V.

Le Sourire du Chat, par François Maspero*

Luc, dit le Chat, a treize ans en 1944. Les difficultés propres à l'adolescence : étude, premiers émois, apprentissage du langage et des conventions de l'adulte, sont accrues par l'Occupation qui mobilise l'attention de ses parents. La complicité avec son frère, de sept ans son aîné, voilà le feu où s'allume l'esprit de l'enfant. Avec Antoine, Luc s'initie à la politique, à l'action lors d'une expédition contre deux mairies, à la mort.

Ses parents arrêtés, Antoine disparu après l'assassinat d'un officier allemand, Luc, relâché par la Gestapo, découvre la solitude et les affres de l'attente : barrière des sensibilités différentes, pulsion du jeu au cœur de la peine, heurt du réel et de l'imaginaire, opacité du souvenir, mythe de la liberté.

Peu importe que le roman entraîne, après la disparition des parents, une cascade d'épisodes quelque peu conventionnels. L'essentiel est ailleurs, ailleurs aussi que dans ces touches précises — distribution de biscuits, censure du Mallet et Isaac, peinture au vitriol d'arrivistes ou d'inconscients, qui éclairent pourtant si bien sur le tableau des années 1944 et 1945 des détails estompés par le temps.

Avec Luc, nous vivons les heures qui nous échappèrent : départ des occupants, arrivée des Alliés à Paris. Nous retrouvons les sensations, les sentiments de nos proches, ce qu'ils nous livrèrent à mots couverts et ce qu'ils nous turent : mur de l'indifférence ou de la peur, lutte contre l'oubli d'un visage ou d'une voix, premiers flashes des journalistes sur les camps,

* Éditions du Seuil

désarroi au sein de l'explosion joyeuse du 8 mai.

La famille du Chat se fonde avec la nôtre : tendre recluse expédiant sans trêve lettres et colis en réponse aux dires rassurants du Secours Catholique, maladroits bien intentionnés dont chaque phrase ouvre une blessure, et, discrète, efficace, digne face aux problèmes enchevêtrés de l'adolescence, de l'Occupation, de la Gestapo, cette mère qui est notre amie.

Présent et passé confondus, ce sont, avec un humour féroce et laconique, des paysages, des rites, des phrases littéraires ou musicales, toute une culture privilégiée, héritage des siens, qui aide l'adolescent à assumer son angoisse. Au sortir de l'enfance, à jamais séparé d'Antoine et de son père, muré dans son attente, puis dans son désespoir, révolté contre la bêtise, l'arri-visme de la plupart et ses propres contradictions, que va devenir Luc ?

L'attendent la maturité, l'action, l'amour et, personnifiés par Max, Diane, Joliot, Gabriel, personnages aux confins du réel et de l'imaginaire, ces engagements entre lesquels il choisit peut-être déjà afin d'accéder à la sagesse de Bahadour Shah, le héros de Kipling, et de pouvoir répondre au sourire de sa mère rescapée.

"Puisse cela ne pas être une histoire rétro," nous confie François Maspero. Son vœu est exaucé puisque, le livre refermé, nous souhaitons, tel Antoine, retrouver la compagnie du Chat, non pour réveiller le passé, mais pour poursuivre avec lui sa quête sur le sens du mot : liberté.

Marie-Suzanne Binétruy

Safer than a Known Way*

par Philippe Newman

J'ai été très touchée quand Philippe Newman m'a apporté l'autre jour le livre qu'il vient de publier en Angleterre, intitulé *Safer than a Known Way** (Plus sûrement qu'un chemin connu). C'est le récit de son évvasion du camp de Sotteville, près de Rouen, et de son voyage à travers la France sous les auspices de la ligne Pat O'Leary.

Philippe est un chirurgien de renom, maintenant à la retraite, et il habite Aldeburgh, près de chez nous.

Il fut attaché au corps expéditionnaire britannique en 1939. A Dunkerque, en 1940, il est responsable d'une unité chirurgicale chargée des blessés des armées en retraite. A l'arrivée des Allemands, beaucoup de ces blessés sont trop gravement atteints pour être évacués. Après un tirage au sort qui doit décider parmi le corps médical qui restera en France et qui rentrera en Angleterre, il est désigné pour rester en France. A partir de ce moment, son sort est fixé. Il sera fait prisonnier.

Il est alors envoyé avec ses malades de camp en camp en Allemagne, d'où il s'évade mais est toujours repris. Jusqu'au jour où une confusion

** Ce titre est extrait de ces lignes écrites par Minnie Louise Haskins et qui furent citées par le roi George VI dans son allocution à la radio le jour de Noël 1939 :*

"J'ai dit à l'homme qui se tenait à la porte de l'année : donne-moi de la lumière afin que je puisse me diriger dans l'inconnu sans danger." Et il répondit : "Va dans l'obscurité et mets ta main dans celle de Dieu. Elle te conduira mieux que la lumière et plus sûrement qu'un chemin connu."

administrative le ramène au camp de Sotteville. Il s'en échappe et se retrouve sur le pavé de Rouen où il erre pendant une semaine sans argent, sans nourriture et naturellement sans papiers (et sachant très peu de français !) Par une chance extraordinaire, mais pas unique comme nous le savons, un promeneur de Rouen, le voyant marcher devant lui, suspecte tout de suite son origine et sa nationalité. C'est un membre de la ligne Pat O'Leary. Il se risque sans hésiter à lui adresser la parole et à lui offrir l'hospitalité. Philippe est alors recueilli, nourri, muni de papiers et il passe de mains en mains jusqu'à ce qu'il atteigne l'Espagne et Gibraltar.

La simplicité avec laquelle il décrit ses nombreuses aventures rend son récit d'autant plus émouvant.

Ce livre est un hommage au courage des Français, un remerciement chaleureux à ceux qui, tout au long de son parcours, ont risqué leur vie pour l'aider, et tout particulièrement un témoignage d'amitié à l'égard du promeneur qu'un heureux hasard avait mis sur son chemin.

(A ce propos, je ne peux m'empêcher d'observer que, si ce qui le sauva à l'origine fut son physique si typiquement britannique, pour nous, convoyeurs de ses compatriotes, la difficulté de camoufler leur origine était une source constante d'anxiété et de danger. Et ceci confirme cela !)

Il est heureux que les loisirs dont Philippe Newman jouit maintenant lui aient laissé le temps d'accomplir la tâche qu'il s'était toujours promis de réaliser en nous donnant ce récit, et je l'en remercie.

Denise McAdam Clark

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Julie, arrière-petite-fille de notre camarade Françoise Archippe, de Montauban.

Armand, petit-fils de notre camarade Huguette Escudé. Juin 1984.

Sandrine, huitième petite-fille de notre camarade M^{me} Girodroux-Lavigne, déléguée de Meurthe-et-Moselle. Heillecourt, 2 mai 1984.

Sidonie, petite-fille de notre camarade M^{me} Pick. Hem, 20 avril 1984.

Benoît, petit-fils de notre camarade Marie-Louise Seel, Mulhouse, 4 juin 1984.

MARIAGES

Philippe, fils de notre présidente Geneviève Anthonioz, a épousé Noémi Adda. Offranville (Seine-Maritime), 2 juin 1984.

Notre camarade M^{me} Pick-Herbeaux nous fait part du mariage d'Isabelle et de Max-André. Roubaix, 9 juin 1984.

DÉCÈS

Notre camarade M^{me} Bercoff a perdu son fils Jean-François. Paris, 16 avril 1984.

Notre camarade Germaine Bonnet est décédée. Clermont-Ferrand, 31 mars 1984.

Notre camarade Renée Bruneteau, de Saint-Médard-de-Jalles, a perdu sa mère, M^{me} Dufau. Mai 1984.

Notre camarade Alice Costes est décédée. St-Hilaire-St-Florent, mai 1984.

Notre camarade Fernande Goetschel est décédée. Mont-de-Marsan, mars 1984.

Notre camarade Yvonne Le Four a perdu son mari. Montbazou, 2 avril 1984.

Notre camarade Lucienne Lesien a perdu son mari, ancien déporté-résistant. St-Aubin-lès-Elbeuf, 11 mai 1984.

Notre camarade Charlotte Hugot est décédée. Fontainebleau, mai 1984.

Notre camarade Marguerite Michelin, de Clermont-Ferrand, est décédée. Paris, 6 mai 1984.

Notre camarade Suzanne Pierre est décédée. Soissons, 1^{er} trimestre 1984.

Notre camarade Georgette Renet est décédée. Paris, 1^{er} trimestre 1984.

Notre camarade Marthe Richert est décédée. Colmar, 26 mars 1984.

Notre camarade Marguerite Sola est décédée. Paris, juin 1984.

Notre camarade Anne-Marie Soucelier est décédée. Lyon, 13 juin 1984.

Cross du Souvenir 1984



Ce cross pédestre autour du Mont-Valérien a été créé à l'intention des jeunes en 1980, à l'occasion du 35^e anniversaire de la victoire du 8 mai 1945, par l'Union départementale des Combattants volontaires de la Résistance. Le concours de l'Armée à ces épreuves

sportives en fait une journée "Armée Jeunesse". Les vainqueurs reçoivent des médailles commémoratives et des coupes dont l'une, offerte par l'A.D.I.R. porte le nom d'une héroïne morte au cours de la Deuxième Guerre mondiale.

Cette année, le Cross du Souvenir s'est déroulé le 10 mai avec une importante participation de jeunes et de moins jeunes. La coupe de l'A.D.I.R. portait le nom de Mila Racine et fut remise à la lauréate de la 6^e course (femmes âgées de 18 à 35 ans), M^{lle} Lucienne Massu, en présence du préfet des Hauts-de-Seine, par la sœur de Mila Racine, M^{me} Mainenberg, (qui travaillait dans le même réseau) accompagnée d'Olga Folgoas, déléguée de l'A.D.I.R., de Ginette Lebrell, son assistante et de Miarka, qui avait fait la connaissance de Mila au camp et avait assisté à sa mort.

Née à Moscou le 14 septembre 1919, issue d'une famille juive émigrée à Paris en 1926, Mila fait sa scolarité au lycée Racine, se retrouve en juin 1940 à Toulouse et participe immédiatement à la Résistance dans le cadre de l'Organisation juive de Combat. Elle s'était donnée pour mission de sauver des enfants juifs et en sauva en effet plusieurs milliers. Arrêtée en 1943 près de la frontière suisse, ainsi que son amie Marianne Kohn, elle fut déportée à Ravensbrück dans le convoi des 27 000 sous la fausse identité de Marianne Racine. Dans le n° 180 de *Voix et Visages*, Miarka a raconté l'amitié qui l'unissait à elle. Evacuée à Mauthausen avec ses camarades, Mila fut tuée dans le bombardement d'Amstetten, le 20 mars 1945. Marianne Kohn, elle, fut fusillée deux mois avant la Libération.

Dans sa prison d'Annemasse, Mila avait écrit sur les murs de sa cellule : "Garder avec l'Espérance toujours le Souvenir."

O. F.

Prochaines commémorations

22 juillet : Combat du Vercors.

15 août : Débarquement en Provence.

19-25 août : Libération de Paris.

9 septembre : Victoire de la Marne (70^e anniversaire).

25 novembre : Libération de Strasbourg.

La F.N.D.I.R.P. organise avec l'A.N.A.C.R. et l'Amicale de Ravensbrück une cérémonie à la mémoire des patriotes emprisonnés à la Santé et à la Roquette. La date prévue est le 22 septembre, à 10 h 50 à la Santé et à 15 heures à la Roquette.

11 novembre : 66^e anniversaire de l'armistice.

Rectificatif

Dans notre numéro de janvier-février 1984 (n° 188), dans le cadre de nos recherches sur les crimes contre l'humanité, nous avons présenté un article de P.-S. Choumoff concernant une exécution massive d'otages à laquelle il échappa par miracle.

Après avoir rappelé le contexte historique et l'annonce de la création, le 30 août 1942, par le *SS-Sturmabführer* Boemelburg, chef de la section IV de la SIPO-SD, d'une nouvelle catégorie d'otages (*Sühnepersonen*) réservée aux mesures de représailles massives, P.-S. Choumoff apportait son propre témoignage, étayé par une étude historique de nombreux documents qui ont pu être retrouvés. Il s'agit avant tout de la fameuse liste de cette prise d'otages dont, faute de place, nous avons dû différer la publication à ce numéro (voir ci-dessous). Le texte s'y référerait constamment

par les citations de noms suivis d'un numéro placé entre parenthèses.

Quelques lignes sautées rendant incompréhensibles deux passages de ce texte, nous rétablissons ci-après leur teneur correcte.

Tout d'abord, page 2, au bas de la colonne du milieu, il faudrait lire :

“Le *Kommandeur* de la SIPO-SD de Bordeaux, H. Luther, fut chargé du choix final des 70 noms sur une liste de 80 otages dressée à Paris par un membre de la section IV, le *SS-Hauptsturmführer* Dr Illers. Le 18-9-42 également, mais à la section II Pol. 3 chargée des exécutions massives d'otages, le *SS-Hauptsturmführer* Dr Linn (adjoint au chef de la section II, le fameux *SS-Obersturmführer* Lischka) fit la “liste des otages entrant en ligne de compte pour être

éventuellement fusillés le 21 septembre 1942."

Ensuite, page 3, au bas de la colonne du milieu :

“À la suite de la crudescence des attentats durant l'été 1943, notamment le meurtre d'un *SS-Standartenführer* (colonel), président du Service de la main-d'œuvre en France, le 28 septembre 1943, de nouvelles représailles massives seront décidées pour le 2 octobre 1943 : 50 “terroristes” doivent être fusillés à un moment où, par suite des déportations, la réserve ne contient plus que 40 otages...”

Enfin, une confusion s'est établie entre les numéros entre parenthèses, relatifs aux numéros d'ordre sur la liste, avec les 6 références bibliographiques mentionnées dans le texte. Mais là nous pensons que nos lectrices auront rétabli d'elles-mêmes leur signification.

Depuis la parution du n° 188 nous avons appris la disparition de l'autre survivant, René Moulignier, de Ruffec, qui avait été déporté à Mauthausen.

Document C.D.J.C.

Nous souhaitons les accueillir lors d'une rencontre dans le Haut-Rhin prévue pour ce printemps, où nous aurons le plaisir de féliciter de vive voix notre adhérente et amie, Charlotte Louterbach nommée récemment chevalier de la Légion d'honneur.

C. Strohl

Section Haute-Savoie

Rencontre interrégionale

Nous rappelons à nos camarades qu'elle aura lieu les 22 et 23 septembre. Le programme détaillé a paru dans le dernier numéro de *Voix et Visages*, qui contenait en outre une demande d'hébergement. Celles qui ne l'auront pas utilisée avant le 15 juin risquent fort de ne plus trouver de place dans les hôtels.

A celles qui sont inscrites, M^{me} Cilia demande de bien vouloir lui envoyer, au début de septembre, une somme de 330 F, prix des repas et des cars.

Secrétariat social

Acquisition d'un lit à la Maison de retraite Marcel Paul

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos camarades que la Société des Amis américains de l'A.D.I.R. a offert au conseil la souscription d'un lit à la Maison de retraite médicalisée Marcel Paul (fondation créée à l'initiative de la F.N.D.I.R.P.) qui doit ouvrir ses portes en septembre 1985, à Fleury-Mérogis, et comprendra 80 lits dont une section de cure médicale de 40 lits.

Les Amis américains ont chargé M. André Postel-Vinay de régler le problème du financement. Après des entretiens avec le D^r Meyroune, président de la F.N.D.I.R.P., la convention a été signée le 15 mai dernier par notre présidente Geneviève Anthonioz et le D^r Meyroune. Elle donne à l'A.D.I.R. un droit de regard sur la gestion de la maison de retraite et une priorité pour d'autres lits.

L'établissement reçoit des personnes âgées présentées par notre association dans les conditions prévues, que ces personnes assurent elles-mêmes le paiement du prix de journée ou qu'elles bénéficient de l'aide sociale.

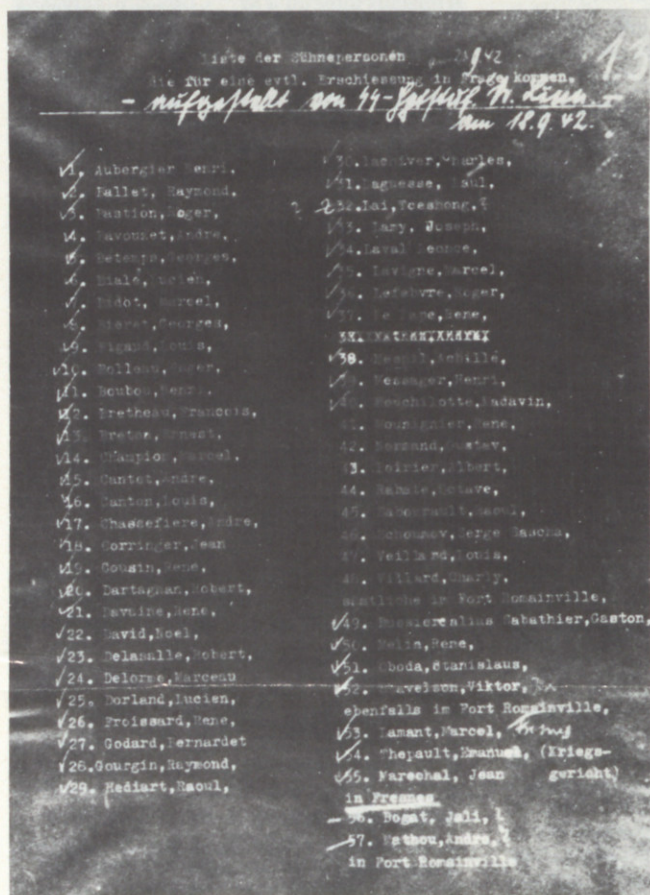
Il est de notre intérêt de dresser une liste aussi fournie que possible de candidatures car, en leur absence, la F.N.D.I.R.P. peut disposer librement du lit.

Pour être admise dans la section de cure médicale, il faut être atteinte d'une affection invalidante ou semi-invalidante (à l'exclusion de toute affection aiguë) appréciée par le médecin de l'établissement.

Nous sommes à la disposition de nos camarades qui désireraient obtenir plus de détails.

Valeur du point de retraite

Un décret porte la valeur du point d'indice de pension, tel qu'il est défini à l'article L. 8 bis du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre à 53,57 F à compter du 1^{er} avril 1984.



Vie des sections

Section parisienne

Le déjeuner de rentrée de la section parisienne aura lieu le mardi 27 novembre 1984 à la Maison de l'Europe, Hôtel de Coulanges, 35-37, rue des Francs-Bourgeois, IV^e. Nous espérons nous retrouver très nombreuses dans cet agréable décor.

A la rentrée, Cécile Troller, déléguée de la Section parisienne, enverra une circulaire de confirmation.

Section Alsace

Journée ensoleillée quoique assez fraîche. A Urmatt, au pied du Struthof tout blanc en ce dimanche 4 mars, quinze membres de l'A.D.I.R. ont entouré Blanchette Benoit et sa fille Fabienne alors que Kathy Strohl remettait à notre camarade la croix de la Légion d'honneur.

Dans une ambiance très fraternelle, nous avons évoqué nos souvenirs et regretté l'absence de nombreuses camarades, la santé ne leur permettant pas de se déplacer.

Albertine Porzier



Lise ne dansera plus... Elle s'est allongée dans son grand lit rétro, le sourire sur le visage, une rose dans la main, que France, sa fille, y avait déposée.

Et si quelqu'un me demande : "Quel âge avait-elle ?" je répondrai : "Elle est morte... jeune !" A 87 ans, elle avait

le charme, la fougue, la fureur de vivre...

J'ai attendu le dernier moment pour écrire cet article. Impossible de parler de Lise dans les termes un peu conventionnels dont on parle des chers disparus.

Je ne la trahirai pas.

Lise avait ces grandes tempêtes du cœur et de l'esprit, cette mesure de ceux qui ne connaissent pas la peur. Elle avait atteint l'âge où tout est permis, et, de cette qualité que d'aucuns érigent en vertu "supraféminine" : l'effacement, Lise faisait fi... superbement.

Foin des rabougrs, des prudents, des cagneux de l'âme ; elle était là partout, en tête, volontaire, infatigable, enchanteresse, prenant tout, donnant tout, sans calcul, sans regrets. Et nous, hommes et femmes qui nous trainions à l'instant dans les replis du quotidien... nous avions tout à coup l'enthousiasme et la foi de nos vingt ans.

Certains êtres diffusent irrésistiblement le morne ennui qu'ils secrètent. D'autres vous ligotent au ras de leur vision domestique. Pour Lise, comme pour toutes, je crois, déportées et internées, chaque instant de la vie était un don précieux, chaque vie humaine unique, irremplaçable. Lise était l'exaltation, l'aspiration, la jeunesse ! Tout était possible. L'avenir était là.

Mais vous pouviez aussi, de jour, de nuit, à toute heure, frapper à la porte fleurie : vous auriez trouvé ce que vous cherchiez : l'amitié totale, chaleureuse, l'amitié inconditionnelle de Lise.

Albertine Porzier a été inhumée le 7 octobre 1983 en l'église Toussaint de Rennes. Tous ses amis, qui la suivaient, ont tenu à entourer jusqu'au bout ses enfants et petits-enfants de leur affection.

Elle appartenait, ainsi que son mari, François Porzier (mort à Flossenbürg), au réseau Ronsard-Marathon, dont le responsable pour l'Ouest, Yves Mindren, ingénieur en chef de la Marine, est mort à Buchenwald. Arrêtée avec son mari en décembre 1943, M^{me} Porzier fut déportée à Ravensbrück. Titulaire de nombreuses décorations, elle avait été, en décembre 1977, élevée au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Le monde combattant de Rennes témoigne de son insaisissable dévouement, de son rayonnement, en particulier à l'A.D.I.R., au sein de la Section des Français libres et de l'A.D.I.F. - F.N.D.I.R.

Marie-Arsène Lengrand

* * *

Le scandale du "Portier de nuit"

Nos camarades ont été bouleversées par la projection, sur une de nos chaînes nationales et à l'heure de plus grande écoute, de ce film non seulement révoltant sur le plan humain, mais inadmissible sur celui de la vérité historique. Une lettre du 13 avril, entre autres, adressée à notre présidente par Lucienne Saboulard, de Bayonne, exprime l'indignation de toutes. En voici les principaux passages :

"En deux heures, ce film aura plus fait que les écrits de M. Faurisson et les déclarations de Barbie conjugués. Désormais, pour beaucoup de jeunes, en particulier, et même de gens concernés par cette époque, cet arbre pourri cachera la réalité de la forêt concentrationnaire.

"Qui dira Treblinka, Ravensbrück, Bergen-Belsen sera tenté de penser immense lupanar où la pédérastie, la prostitution et la délation constituaient les trois commandements de la survie. S'il en avait été autrement, les associations concernées auraient sans doute fermement réagi, pensera le spectateur moyen.

"...Qui nous libérera de la gêne qui nous habitera quand nous devrons parler de notre expérience dans les lycées et collèges ?

"Qu'avons-nous fait pour mériter cela à quelques jours de l'anniversaire de la Déportation, dans une année commémorative de la Libération ?"

De son côté, Anise Postel-Vinay écrivait le 13 avril à M. A. Holleaux, président de FR3.

"Que *Portier de nuit* ait séduit des spécialistes du cinéma (comme l'équipe de la programmation de FR3) en raison de la qualité technique des images, soit ! Que l'image de l'aviolissement humain, de la dégradation et de l'abjection intéresse un autre public restreint, celui des psychiatres et de ceux qui gravitent autour d'eux, soit encore ! Que ces deux publics de spécialistes se situent très au-delà de notre simple morale et qu'ils n'aient pas "vu" ce que ce spectacle a d'infamant pour l'espèce humaine en général et la pauvre harde des femmes déportées en particulier, passe encore ! Mais comment ces aristocrates du spectacle et de la pathologie ont-ils oublié, négligé la masse des braves gens sans spécialité, seulement pourvus d'une cervelle normale et d'un cœur ?

"Reste enfin le problème historique. N'y eut-il personne, dans l'équipe de programmation de FR3, pour faire observer que les sexes n'ont jamais été mélangés dans aucun camp et que, à ma connaissance — et je travaille depuis trois ans à un ouvrage historique sur les assassinats par gaz dans les camps nazis avec des historiens et anciens déportés allemands, autrichiens, polonais, israéliens et français — il n'y eut jamais d'orgies de ce genre entre S.S. et détenus. La raison principale en était que pour un citoyen allemand — et a fortiori s'il appartenait à la S.S. — toute relation sexuelle avec une juive ou une Polonaise, dans la vie civile comme dans la vie concentrationnaire, constituait un délit, dit *Rassenschande* ou "souillure de la race". Si le coupable était dénoncé, il était lourdement puni. Une autre raison était que l'organisation quotidienne de la vie dans un camp de concentration (la même, minutieusement réglée pour tous les camps à partir du bureau central d'Oranienburg), tant pour les détenus que pour l'encadrement S.S., et la répartition

des *Blocks* d'habitation surpeuplés, avec une hiérarchie d'autorité très serrée, rendaient ce genre d'exploit impensable et impraticable.

"...Je souhaiterais que vous transmettiez cette lettre à M. Moatti et à son équipe, ainsi qu'à Madame Cavani."

Dès le 9 avril, avertie le matin même par téléphone de la projection du film le soir, Geneviève Anthonioz avait essayé de joindre M. André Holleaux, président de FR3, M. Jean Laurain, notre ministre des Anciens Combattants, M^{me} Michèle Cotta, présidente de la Haute Autorité, et M^{me} Yvette Roudy, ministre des Droits de la Femme, pour demander que, si le film devait être projeté malgré l'indignation des anciennes déportées, il soit au moins précédé d'une présentation mettant les choses au point sur le plan historique. Hélas, cette demande ne fut suivie d'aucun effet.

N'ayant reçu aucune réponse, notre présidente écrivit, le 27 avril à MM. Laurain et Holleaux ainsi qu'à M^{mes} Cotta et Roudy pour leur faire part des sentiments de nos camarades qui "à l'unanimité considèrent ce film comme une insulte à la déportation." Le ministre des Anciens Combattants lui répondit qu'étant intervenu sans succès le 9 avril auprès de FR3, il promettait d'appuyer sa requête auprès de M^{mes} Cotta et Roudy.

Dans une lettre datée du 2 mai, M. Holleaux répondit que la présentation du film souhaitée par Geneviève n'avait pas été possible "pour un certain nombre de motifs qui tiennent pour l'essentiel au fait que nous ne pouvons pas à propos de la plupart des films de cinéma, mentionner, avant la projection, tel ou tel sentiment, projet ou contestation qu'il provoque. Cependant une annonce générale de "précaution" a été faite avant la diffusion. Je rappelle qu'il s'agit d'un film de cinéma déjà connu, passé sur de nombreux écrans de salles de cinéma et que ce genre d'émission ne peut être confondu avec une création propre à FR3."

Quant à M^{me} Cotta, présidente de la Haute Autorité, et M^{me} Yvette Roudy, aucune réponse d'elles n'est parvenue avant la mise en route de ce bulletin.

Décorations

Notre camarade Juliette Adloff, de Strasbourg, a été nommée chevalier de la Légion d'honneur.

Notre camarade Reine Claude, de Grenoble, a reçu la Médaille militaire.

M. Bernard Geneslè, secrétaire général des C.V.R. de l'Orne, nous écrit à propos de la nomination de Marie Croisé dans l'ordre des Palmes académiques : "Cette distinction récompense très justement l'action d'information historique et de formation civique qu'elle mène auprès de la jeunesse scolaire dans le cadre du Concours de la Résistance."

Nous souscrivons bien volontiers à ce jugement.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - 260 37 37 - PARIS 6